

Meursault contre-enquête: Un récit comme un autre

Mustapha Boudiaf

Université Constantine II

Introduction:

Une histoire comme il en existe tant d'autres dans la vie de tout les jours, Ces histoires sont narrées de différentes manières par des instances narratives multiples, qui par un personnage de l'histoire (narration intradiégétique), qui par l'auteur de l'histoire (narrateur omniscient), ou par une tierce personne. Dans *Meursault contre-enquête* le récit qui va nous accompagner dans cette étude le personnage principal (Haroun) et son auteur/créateur paraissent se partager la tâche narrative. Le présent récit parle d'une mère et de son fils, tous deux à la recherche d'une vérité chimérique déployée par le soliloque d'un habitué des bars d'Oran. La particularité de cette histoire viendrait du fait qu'elle reprend et pastiche une autre histoire qui est celle de *L'étranger* (1942) d'Albert Camus. Cette façon de reprendre les thèmes versés d'un autre auteur est bien présente dans la littérature et l'exemple viendrait de Daniel Defoe avec son roman *Robinson Crusoé* publié en 1719 et dont les thèmes aventuriers sont repris par Johann David Wayss avec *Le Robinson suisse* (1812) et Jules Verne avec *L'île mystérieuse* (1874). Nous pouvons aussi citer Michel Tournier avec *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* (1967). Kamel Daoud paraît prendre la piste de Michel Tournier pour Daniel Defoe en réécrivant *L'étranger* de Camus.

Tout le long de cet article nous allons analyser les personnages du récit de la *contre-enquête* pour déterminer leur nature et raisonner leur manque de volition, leur faiblesse et leur veillesité, ensuite nous aborderons le titre du récit tout en le comparant aux titres de romans de Samuel Beckett, de Franz Kafka et d'autres auteurs de la même mouvance.

Le but de cet article est de montrer le degré d'immiscion de la pensée absurde dans l'écriture de l'auteur. Ce courant de la fin de la seconde guerre mondiale illustre le désarroi et la vanité de l'existence humaine face à la vie. L'auteur de *Meursault, contre-enquête* s'acharne à donner un nom à une victime, à l'identifier et à traduire devant la justice littéraire son meurtrier. Il mène alors une recherche très minutieuse dans les bourgs d'Alger, d'Oran, à la recherche d'indices, de faits pouvant identifier sa victime. De là, l'écriture est sciemment dirigée par la conscience auctoriale vers un but à atteindre, Elle s'inscrit alors dans le réel des faits vécus et en cela elle échappe au cadrage absurde dont l'auteur veut nous en faire mention. Kamel Daoud semble avoir lu beaucoup de romans de la mouvance absurde mais il paraît ne pas avoir bien saisi ce que c'est que l'écriture et la philosophie de l'absurde, aussi faut-il dire que tout le récit est basé sur un imaginaire linguistique typiquement arabe, chose que l'auteur fait inconsciemment, il écrit dans une pensée plébienne et roturière qu'il décrie/décrit. Nous verrons aussi que Kamel Daoud et Yasmina Khadra partagent les mêmes idéaux quand il s'agit de l'Islam et des religieux et ne peuvent différencier la religion des comportements des religieux. Aussi nous allons noter le manque affreux de séquences descriptives traduisant la nature des personnages et en dernier lieu nous essayerons de montrer

l'essoufflement et le manque d'haleine des personnages de Kamel Daoud,

Tout le récit s'avère être un réquisitoire de la situation actuelle de l'Algérie d'après l'indépendance pris sur le promontoire camusien. Tout le long de ce texte l'auteur de la contre-enquête parodie et fustige la société algérienne postrévolutionnaire qu'il récuse sur un terrain de réminiscences colonialistes qu'il apprivoise. A vrai dire, toute cette construction narrative ornée du thème camusien est un prétexte avancé par l'auteur pour juger, décrier et lapider une société aux passions latentes et perfides, aux mœurs déviées selon l'auteur. Le texte est surchargé de plaintes malencontreuses à l'encontre d'une société que l'auteur dévie et prend délibérément de l'écart vis-à-vis d'elle.

Du titre, aux noms des personnages, aux rôles de ces entités narratives le roman progresse difficilement vers sa chute. D'une mère sans nom en incipit heureuse et vivante à une mère muette assouvie de vengeance en exipit. Haroun, le personnage principal du roman, regrette son appartenance à ce peuple, Il déclare ne pas se sentir arabe. Il se laisse aller à l'ivrognerie et au laisser-aller qu'il dénonce à haute voix. Souffrant d'une duplicité de sa personnalité car d'une part il est conscient du malaise que vivent des milliers de Meursaults insanes dans cette ville sale et ouverte à toutes les misères et d'autre part il ne peut s'empêcher de boire, de voir la vie se dérouler à travers les vitres d'un bar fermant sans pouvoir rien y changer.

Sur quinze chapitres s'étale l'ivresse d'un homme qui raconte des événements de sa vie et de celle de sa mère. Il revendique le sang, la justice, l'onomastique d'un arabe, personnage camusien tué sur

une plage par un français dans un excès de colère/éblouissement. Une duplicité dans l'acte du dire est bien visible au fil du récit et la parole est doublée, l'émotion est trouble et l'instance narrative oscille entre l'auteur-narrateur et le personnage-narrateur. Le premier intervient toujours pour fustiger les mœurs de la société et dénonce la veulerie et le laisser-aller de tout un peuple. Le second juge, répudie la ville, Oran ou Alger, Il blasphème contre un dieu « le père » et ses lieux de culte et dresse un réquisitoire à l'encontre de tout être le côtoyant pour cacher sa fragilité, sa faiblesse. Il est monologuant et taciturne et n'ose pas affronter la réalité de ceux qui l'entourent. Il a peur de leur dire ce qu'ils sont. Il se dresse contre tous, sa mère en premier, la justice d'avant et d'après-guerre. Il partage des idéaux avec le meurtrier/Camus de son frère et n'ose pas qualifier de crime le geste de Camus qui a fait que Meursault/Camus tua l'arabe⁽¹⁾. Kamel Daoud est pour donner un nom à la victime, la nommer et non pour lui rendre justice. Haroun, le personnage-narrateur dans *Meursault contre-enquête* raconte l'histoire d'une mère qui cherche à venger la mort de son fils. C'est un personnage soumis, faible et sans physionomie positive. Il est le jeu des caprices d'une mère qu'il haïe à satiété et dont il souhaiterait la mort, mais chose curieuse que la contre-enquête l'aurait déclaré vivante en incipit. Dénué d'actes volitifs le narrateur de Kamel Daoud commet un crime pour assouvir la vengeance capricieuse d'une mère à moitié folle. Il assassina dans la première nuit de l'indépendance un être qu'il connaît parfaitement alors que Meursault/Camus ne connaissait pas sa victime ce qui enlève au crime son air de vengeance et de meurtre prémédité. Haroun est sommairement jugé dans le factice des circonstances de l'indépendance pour ne pas avoir choisi le bon moment légitimant son meurtre. Une autre logique du crime prend

ainsi forme ; celle du droit de tuer en un temps donné. Le récit prend fin sur une mère qui devient muette par assouvissement du désir de tuer dans l'inanité de son acte criminel et non dans celui de rétablir une justice.

Albert Camus créa entre Meursault et l'arabe un récit bien cadencé de deux pseudonymes sans référence humaine pour décrier la gratuité du meurtre et le fallacieux d'une guerre qui épuisera colons et autochtones et se répercutera dans le paysage algérien à venir.

Kamel Daoud partagé entre la culpabilité présumée de Haroun et le crime gratuit du juif engendra des types de personnages en formes d'ombres chinoises colorés par l'obsession de la vengeance:

- une mère à la recherche d'une vérité/vengeance scripturale.
- Un ante-héros, Haroun, passif et sans volition, soumis aux passions d'une mère qu'il hait froidement.
- Moise ou Moussa, un indigène, un paria, sans doute, et un dépravé de la ville d'Oran dans le récit de Camus, un délinquant et un ivrogne dans le récit de Kamel Daoud.

Joseph Larquais, une victime de l'assouvissement du désir de venger; désir aveugle et maléfique qui se solde par la mort d'un juif errant qui n'est pour rien dans ce qui lui arrive.

Titrologie du roman

Le titre du roman de Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, laisse penser à la culpabilisation de Meursault qui est le sujet

par excellence de cette enquête. Or que dans le roman de Kamel Daoud il n'a été guère question d'aucune allusion à Meursault comme suspect, est-ce parce que l'enquête portait sur le meurtre comme crime impuni, fatal et sans conséquences ou sur le meurtrier présumé ? Cette investigation de nature psychologique n'a jamais effleuré l'identité de "l'arabe" puisque cette identité est déclarée d'avance dans le roman par le narrateur-personnage. Ainsi, le choix du titre, quant à lui, est injustifié et le contenu trahit un dérèglement dans l'ordre du récit et dans sa trame qui porte sur l'identité du mort et non sur celle du meurtrier. Le récit de K. Daoud inculpe Camus qui n'est qu'un auteur et Meursault un simple personnage mensonger et anonyme, un artefact, tout au plus. Haroun est sans volition alors que Meursault est décidé. Ce dernier porte un avis arrêté sur tout. Haroun est reclus derrière les manigances d'une mère querelleuse et criarde. L'arrière pensée de Haroun est dirigée par un inconscient vengeur d'une mère. L'auteur de la contre-enquête trahit son personnage Haroun et dévoile avec froideur ses peurs et son indécision. Haroun est passif bavard buveur et felleux. Il cache sa haine à sa mère, à la ville au colonel. Sa personnalité est dupliquée et détruite. Il veut faire mais n'arrive pas. Il pense faire et ses actions meurent dans son esprit. Sa vie est une étoile qui finit avec l'aube de chaque jour sans que rien ne s'y passe. Et il reprend le jour prochain avec plus de haine et d'envies meurtrières. Il déteste le paysage, la nature, la ville et l'humain, il réclame de Dieu par le déni de Dieu. Il n'est pas croyant mais il défend la justice et il recourt à la vengeance. Il est soûlard et déplore à chaque instant la dernière scène du bar fermant. Il est nostalgique pour le colonialisme et relate sa vie dans un passé mortifié et un avenir incertain. Kamel Daoud, notre auteur, n'a jamais vu les années 42 et son manque d'éloquence

descriptive en cela est notoire. Il est dénaturé par la vie qu'il mène aujourd'hui. Il hésite entre blasphème et haine criarde. Il invente un autre dieu qui regarde faire les indigènes. Il dénonce le ravage d'un pays libéré pour s'ensevelir dans la vase de l'ébriété et du laisser aller.

Vendredi⁽²⁾ est décrié par Robinson Crusoé⁽³⁾. L'esclave (vendredi) et le jour de la prière des musulmans agacent Daoud. Robinson maltraite Vendredi et rend exécration à un Vendredi saint. Daoud oublie le jour où fut tué l'arabe.

Et Robinson dans son comportement avec son serf rappelle la pensée aussi néfaste que celle de Bennabi à l'encontre de l'indigène facilement colonisable⁽⁴⁾ vu comme Haye Ibn Yakhdan dans sa spiritualité lassée. Désormais la *colonisation* est une fatalité des peuples berbères ce dira Hérodiade de Flaubert. Ce fléau du colonialisme est vérifié à la lettre pour ces peuplades métisses du grand Maghreb « qui acceptent tout les maîtres et ne peuvent se faire une patrie »⁽⁵⁾. Les tribus berbères esquivèrent par passion le fatalisme oppressant des arabes devenus indigènes pour succomber au fatalisme oppressant et séculier des colons de la quinine et de la charrue, de l'épée et de la baïonnette⁽⁶⁾. Du moins avec les arabes ils étaient des amazighs en leur ôtaient pas leur appartenance et leur héroïsme conté sur des milliers de pages et encore raconté aujourd'hui. Avec les nouveaux conquérants les berbères se dissolvent dans le pseudonyme arabe.

L'identité de l'arabe de Camus se trouve induite dans un rapport initialement déséquilibré entre le berbère et le colon, est-ce donc une polyphonie décidée de l'auteur de *l'étranger* que de nommer Arabe le berbère et l'arabe confondus ? Cette généralisation

camusienne développe l'idée que les colonisateurs ont à côtoyer des arabes et rien de plus. Ce rapport berbère/colon est d'ailleurs totalement absent chez Camus. Le berbère est une tierce mesure dans l'échelle de l'humanisme européen. L'arabe est sans identité et le berbère n'existe pas. Cette dénomination du colon pour l'arabe dénote une dépréciation de valeur de ce dernier dans l'histoire contemporaine. Le colon est là pour soumettre l'arabe en valeur absolue. Le nègre, le juif, le Tergui, le kabyle, n'y sont pour rien dans cette mission civilisatrice de la France impériale, ces ethnies sont à l'orée des bois. L'Autre (le colon) côtoie l'arabe que se soit dans les écrits ou dans la société en classes et déjà hiérarchisée. La pseudonymie lie étroitement des dichotomies comme: gaouri/ arabe, roumi/arabe. Fatma/Mohamed, roumia/Fatma, gaouri/Mohamed. Il n'était plus question d'aucune autre forme de pseudonymie.

Pourquoi cette insistance de K. Daoud sur l'arabe plutôt que sur Meursault ?

Meursault est-il un nom typiquement français ? Ce nom a-t-il existé dans la nomenclature de la généalogie des noms français ? Quand Camus appelle l'arabe il le fait en minuscule sans se demander si son personnage pouvait être un arabe ou un berbère. Car on confond toujours les arabes et les berbères, fatna et mohand et comme en confondait Mohamed et Fatma.

Quant à Meursault de Camus on ne retient de lui que deux impressions: la mer et le sel ou la mère et le sel ou la mer et le soleil, la mort et le soleil etc.

Pour mieux connaître Albert Camus, littérairement et émotionnellement il faut le mettre dans le contexte psychologique et mental de son époque. En retenant que le mental est l'état d'esprit qui lui avait permis de produire *L'étranger* en dehors des situations extra psychologiques. La France dont Camus est originaire est en guerre, elle est envahie par les nazis et l'Europe toute entière est bouleversée. Cet échec de la fierté du français, de l'Homme français crée une atmosphère de non sens chez l'auteur. L'absurde ou la négation du but et du sens de la vie prend de l'ampleur et trouve sa culminace dans Camus qui fut le pionnier de la mouvance absurde. Albert Camus ne passe pas sans rappeler Samuel Beckett. Si nous traitons des onomasiologies des personnages des romans de ce dernier, nous allons découvrir que dans le mouvement de l'absurde et plus particulièrement chez Samuel Beckett et Albert Camus le personnage du roman est Meursault avec toutes les dérivations possibles, Pour Beckett on a Malone Molloy et même dans ces titres de romans cela apparaît avec *Malone meurt* (1951). Une certaine assonance entre *Malone meurt*, *Murphy* (1938) de Beckett et *Meursault* de Camus est bien là pour unir la pensée des deux auteurs. Bien que Samuel Beckett soit un successeur de Camus dans la pensée/écriture absurde on aurait préféré que se soit Camus qui ait pu publier *L'étranger* après *Malone meurt* ou *L'innommable* de Beckett.

Mais une réalité bien plate est là, et qui a fait que Camus fut le premier à avoir écrit dans le néant et l'absurde et bien avant Samuel Beckett si nous omettons *Murphy* de Beckett publié en 1938. Or, il est clair que le nom Meursault n'est pas un patronyme, il est une composition préméditée de Camus et bien orientée vers un non sens et une dissolution des valeurs françaises et des relations entre le

colonisé et le colonisateur. Ou que ce nom est autonymique pour Camus. Meursault dans *l'étranger* ressemble à *l'innommable* de Beckett dans sa consistance matérielle et dans sa vie sociale.

Quant à « l'arabe » c'est bien un nom qu'on donne à n'importe quel être humain de la région maghrébine qu'il soit berbère ou arabe et ça durant la période coloniale. De ce fait n'importe quel indigène peut supporter ce nom. Le fait d'être dénommé de cette façon n'est guère dépréciatif ni péjoratif. Pour le colonisé tout les français sont des roumis. Et le nom roumi décline sur l'arabe toute sa structure signifiante. Pour l'un et pour l'autre il fut légitime d'appeler quelqu'un par son appartenance ethnique ou par sa race. Bien qu'il est évident de dire que le berbère est un arabe au sens de Camus et qu'il n'y a pas de différence entre les deux. Le mot arabe est ainsi défini pour signifier quelqu'un d'inconnu et de forme indigène ou autochtone. Il n'est pas pour décrire ou signifier une situation sociale précaire et de misère (chez Camus), donc, ce n'est guère un dénie ni un dénigrement. C'est juste un signifiant sans le signifie et ça dans *l'étranger* de Camus ou le nom ne serait pas signe, c'est juste une façon de héler une personne dans la foule ; Un moyen et un procédé littéraire de sommer quelqu'un. Ce façonnage littéraire mériterait a lui seul des écrits plus précis et plus détaillés. Il fut employé par camus et par d'autres auteurs sans le savoir.

Comment dire que le personnage arabe a été relégué à un second rang dans *l'étranger* de Camus alors que l'appellation est bien légitime si on l'a compare à nos situations de communication de tous les jours. N'appelle-t-on pas Mohamed n'importe quelle personne qui nous soit inconnue. On appelle « m'ra » n'importe quelle femme inconnue et sa passe sans un rien de dénigrement.

L'appellation « arabe » en tant que stéréotype ou cliché est souvent employé pour dénoncer ou simplement dire un désagrément senti par l'un d'entre nous envers l'autre/ les autres. Dire que c'est des manigances d'arabes (khedma taa arab), ou quels arabes(yakhi arab » avec un ton de péjoration cela revient à signifier un mécontentement envers une attitude inacceptable et associable. Ou que Meursault ne connaissait pas le nom de l'arabe qui d'ailleurs fut furtivement décrit par l'ami de Meursault. Il le tua dans un excès de fureur/éblouissement sans se rendre compte, ou qu'il le fit froidement pour s'en débarrasser d'un sentiment de haine. Dans nos conversations courantes, nous arabes et en voyant un européen passer, on souligne que c'est un gaouri⁽⁷⁾. Une femme européenne serait une gaouria ou une romia. Dans le coran se sont « *Les romains* »⁽⁸⁾ dont il est question. Chaque européen est un rouni Comme l'était Ibn erroumi ou perse comme l'était Salmane el farissi et d'autres. Camus ou Meursault n'y ont rien changé à nos coutumes ethnologiques et sémasiologiques, signe que Camus est intégré dans cette société indigène. Et sans préjugés aucun, les français appellent l'arabe pour le différencier des français des espagnoles des portugais et des maltais et des juifs qui se côtoyaient en cette Algérie pourtant si accueillante ! Ainsi, les français confondent arabes et berbères et le soulignent du pseudonyme *arabe*.

Cette étiquette de raciste qu'on a voulu toujours coller au dos de Camus s'étale sur ses personnages, Meursault en premier. Qui n'est d'ailleurs ni patronyme français ni portugais ni espagnol. Ainsi il devient d'usage chez les français d'appeler tout arabes et berbères confondus arabes. C'est pour le moins qu'on puisse dire qu'en Algérie il n'y que les arabes indigènes et pauvres sujets de racisme et de pauvreté. Camus n'entend pas par l'arabe le moindre dénie il le

fait par meursault dans une situation discursive bien définie et dans laquelle son ami ne paraissait nullement connaître le nom de l'arabe. D'ailleurs dans l'Algérie coloniale il n'y avait pratiquement dans le langage français qu'il soit social de tout les jours ou politique (indigène) ou anthropologique, que le mot arabe pour designer une race autre que les européens présents sur cette terre si étrange !

L'atteinte à ce mot a pris racine non pas chez Camus avec Meursault mais elle tire son origine noble des arabes venus d'Arabie et des nomades honorables. Sauf qu'en Algérie française l'arabe est sujet à la misère, à l'ignorance, à la pauvreté et au dénuement. Ca carence technique à l'œuvre lui a valu milles déni et fut qualifiée de « travail arabe »⁽⁹⁾. Et à force de voir cette ébriété de l'arabe, cette somnolence, ce malheur en fini par un glissement subtil de sens qui a dénaturé le sens du mot « arabe » qui a fini par signifier un état piteux et amoindri de tout arabe.

C'est ainsi qu'il revient à tant de lettrés depuis la première lecture de *l'étranger* de dire que Camus ignore inlassablement et jusqu'à l'existence des arabes dans ces écrits. Et puis pour quoi lui reprocher cela ? Il a milité à la cause algérienne et fut lapidé par des jets de tomates et fut victime de menaces de mort par ses compatriotes ou concitoyens rien que pour avoir soutenu la cause algérienne. Et qui de nous oubliera ses rapports sur la misère en Kabylie (d'ailleurs il n'emploie pas le mot peuple de Kabylie dans ses écrits, ni d'ailleurs berbères de Kabylie en titre). Camus défendait un idéal bien à lui, il avait une pensée bien maitrisé et des points de vue arrêtés sur toutes choses. C'est un auteur complet, un prix Nobel à ne pas en douter. Et comment dire qu'il a des insinuations racistes ?

Camus a des sentiments sincères pour les algériens, il a milité pour eux et fut menacé de mort par ses concitoyens à cause des algériens. Mais s'il aime sa mère plus que tout Algérie n'a-t-il pas raison ? Qui de nous choisira l'Algérie au détriment de sa mère s'il avait à choisir ? Certes, Kateb Yacine dira que la littérature algérienne n'est pas Camus, mais aussi Camus ne s'est jamais accaparer de l'Algérie littéraire. Et puis après Camus que reste-il d'auteurs pour orner la balustrade des auteurs algériens ?

Un Kateb Yacine qui souffre affreusement de l'identification de ses personnages dénaturés, d'une Nedjma à la personnalité équivoque.

Un Mohamed Dib qui écrit dans une langue française outrageusement dénaturée et défigurée, une autre langue que le français de Camus de Barres et d'autres. Un Mouloud Mammeri au style plat et folklorique.

Et après tant d'allées et venus sur *l'étranger* de Camus, tant d'études, de critiques infinies, Kamel Daoud tente d'écrire à la camusienne. Il prétend répondre à Camus et fini par nommer l'innommable de Beckett, donc l'arabe de Camus. Il note que l'arabe anonyme n'était autre que Moussa et que ce Moussa avait pour frère Haroun et il ne manque alors que la diaspora arabe pour parodier/contourner le mythe de la mer rouge et de la diaspora juive. Ce choix fortuit des personnages de son œuvre, comme il le dira dans une interview, n'était qu'un simple jeu de combinaisons. En incipit du roman Kamel Daoud avance d'emblée que sa mère est vivante alors que Camus déclare la mort de sa mère. Camus en déclarant la mort de sa mère est venue assister à son enterrement tant

bien que mal, alors que Kamel Daoud dilapide sa mère aussitôt après l'avoir déclaré vivante elle est sans nom et frôle la perfidie dans ses actions vengeresses et meurtrières. N'est-ce pas cette mère (sans nom) qui a poussé Haroun à commettre un crime odieux et insensé ? L'exercice auquel s'est attaché Kamel Daoud est de faire de la mère d'Haroun une incitatrice à la haine. Autant dire que Camus est raciste que de falsifier son roman de cette façon hybride et dénaturée que prone Kamel Daoud et de porter un jugement fixiste et négatif sur quelqu'un (Camus) par le truchement de son œuvre. Une M'ma devenue muette juste après le meurtre du juif et qu'il haïe exécrablement et dont les actions ne faisaient que la réduire à sa haine primitive de vengeance. Elle est exécrée d'Haroun qui « n'est pas un homme, c'est le fil qui relie les épisodes du roman »⁽¹⁰⁾. Cette mère n'est elle pas plus frustrante que la mère de Meursault qui est un personnage, un ante-héro, une innovation dans l'art du roman que personne ne souligne. Comment Albert Camus a-t-il eut le génie de déclarer mort un de ses personnages sans volition ni action au début de son récit ? Elle n'a ni nom ni passé et ne fut guère décrite et ne supporte aucune action dans la trame du récit.

Aaron⁽¹¹⁾ et Moïse contre Haroun et Moussa

Moussa et Haroun donc Moïse et Aaron ne sont que des patronymes typiquement juifs. Ni arabes ni berbères et pourquoi cette appellation si ce n'est le jeu incongru d'un travail empêtré. Le choix des personnages dans un roman est toujours intentionnel surtout quand il s'agit de romans de lignée absurde ou tout est minutieusement étiqueté. L'absurde est avant tout une écriture consciente et délicate. Elle démontre d'un malaise que vit l'auteur et en face duquel il n'a aucune autorité ou pouvoir pour changer le

vécu si ce n'est par l'écriture dénonciatrice et évocatrice d'un état de fait qui dénature les faits et les parodie.

Le romancier Camus avec une France fraîchement sortie d'une guerre deux fois perdue et d'un délabrement inqualifiable au niveau de la vie social et économique avec une Algérie où il vécut son enfance pauvre à Bab el oued ne peut que nier l'existence qu'il mène et la juger outrageuse à plusieurs degrés. D'abord sur le plan familial où seule sa mère fait figure de père et de mère ; une pauvre femme malade avec un génie encore enfant entre les mains, un rebelle dirait-on. Une patrie qu'il aime, une mère qu'il adore et un soleil embrasant. Un peuple qu'il défend, partagé entre amis et ennemis cachés où il est tantôt l'ami d'enfance, l'ennemi juré, le colon usurpateur. Partagé entre ces trois positions, il ne trouve guère de refuge que dans l'écriture comme exil et comme moyen. Déclinant le crime à Meursault qui n'avait pas le choix en tuant l'arabe et légitimant le choix d'une mère chérie au détriment d'un pays auquel il appartient et qui n'est pas à lui. Il se sent appartenir à l'Algérie comme il se sent français à part entière il est sur le barzekh⁽¹²⁾ colonisateur/colonisé. Sans désir de partir car il aime l'Algérie et sans volonté de batailler pour ce pays car il préfère sa mère à l'Algérie meurtrie, à la guerre qui mutile les deux peuples. Peut-être qu'il préfère ses origines françaises à ses racines topographiques algériennes et en cela il est excusé.

Influence de Kafka sur Camus dans l'étranger

L'influence de Franz Kafka sur Albert Camus se dévoile dans ce passage où Meursault tout comme l'a fait Joseph. K dans *le Procès*

encore inconscient de la gravité de son cas expliquait avec un « je » naïf son enrôlement dans cette affaire de meurtre :

« Je lui ai fait remarquer que cette histoire n'avait pas de rapport avec mon affaire, mais il m'a répondu seulement qu'il était visible que je n'avais jamais eu de rapports avec la justice »⁽¹³⁾.

Comme Kafka, Camus ne pensait pas être coupable par ce qu'il n'éprouve aucune peine pour la mort de sa mère. Sa froideur à l'encontre de cette perte sidérait l'avocat et les juges qui ne comprenaient pas cette passibilité avouée. Cela ressemble étonnement à l'attitude de Joseph K (personnage de Franz Kafka dans *le Procès*) qui ne croit pas à son arrestation et à sa situation critique et qu'il est enrôlé malgré lui dans une institution qui finit par le détruire. Joseph Larquais de Kamel Daoud est l'arabe de Camus et puis pourquoi encore une fois ce patronyme juif suivi de « l'harki » ou le traître. Celui là ce Larquais de Kamel Daoud est juif et n'a trahi personne mais son éponyme est l'arabe de Camus qui peut devenir traître de la révolution. Ou que certainement l'auteur entendait un certain Yousef l'harki qui avait la même assonance que Joseph Larquais.

Influence patente de Yasmina Khadra sur Kamel Daoud

« Pour tempérer ses angoisses, Ed se met à s'intéresser au chauffeur du taxi, un petit bonhomme geignard, au teint olivâtre, enserré dans un costume ridicule qu'on croirait chipé à un clochard. C'est vrai qu'au pays on ne sait plus s'habiller, mais ces dernières années, les gens exagèrent. On traîne des sandales à longueur de journée, on porte le kamis du vendredi au vendredi et on se rend aux

enterrements en jogging. L'éthique a fichu le camp ; plus personne ne semble s'apercevoir de la régression qui est en train de squatter les esprits » (Yasmina Khadra, *Qu'attendent les singes*, page 8)

« Nous sommes vendredi. C'est la journée la plus proche de la mort dans mon calendrier. Les gens se travestissent, cèdent au ridicule de l'accoutrement, déambulent dans les rues encore en pyjama ou presque alors qu'il est midi, traînent en pantoufles comme s'ils étaient dispensés, ce jour-là, des exigences de la civilité. La foi, chez nous, flatte d'intimes paresse, autorise un spectaculaire laisser-aller chaque vendredi, comme si les hommes allaient vers Dieu tout chiffonnés, tout négligés. As-tu constaté comme les gens s'habillent de plus en plus mal ? Sans soins, sans élégance, sans souci de l'harmonie des couleurs ou des nuances. Rien. Ces vieux qui, comme moi, affectionnaient le turban rouge, le gilet, le nœud papillon ou les belles chaussures brillantes se font de plus en plus rares. Ils semblent disparaître avec les jardins publics. C'est l'heure de la prière que je déteste le plus. » (K. Daoud, *Meursault, contre-enquête*, ch 7).

Ces deux passages décident du vendredi et du dimanche. Les deux auteurs décrivent le laisser aller des arabes et leurs paresse. Mais qu'on est-il de la religion ? Pourquoi s'attache-t-on à accabler la religion du faux des religieux ? Le verbe « trainer » utilisé dans les deux passages dénote l'intention de K Daoud, calquée sur celle de Y. Khadra. Le spectacle auquel se livre pour le décrire les deux auteurs est celui du Vendredi, jour saint de l'islam, et précisément de l'heure de la prière et pour quelle fin ? Le laisser-aller des gens, leurs mauvaise fois, leurs vestimentaire désuet reflète un état d'esprit de gens sans culture. Chassés de leur culture vestimentaire les gens ne

trouvent plus quoi porter pour cette cérémonie religieuse. Ils font de leur mieux. Du moins c'est ce qu'ils croient scient de faire ou de porter.

Durant des siècles les tribus algériennes luttèrent pour survivre et conserver leurs coutumes. Ils menèrent une affreuse guerre contre l'oppression et la déculturation programmée menée par les romains, les Vandales, les janissaires et les français. Aujourd'hui l'Algérie manque de coutume comme elle manque de culture (je parle ici des bonnes coutumes de nos ancêtres et de leur culture). Ces deux paramètres nous ont été arrachés et dénaturés par des siècles d'oppression espagnole turque et française juive et à cela s'ajoute un colonialisme naissant d'un autre genre qui est celui de l'intégrisme religieux vu comme une nouvelle forme de colonialisme ressuscité des temps de Médine avec un fondement idéologique qui n'est guère celui du prophète mais de ses contemporains proches ou lointains.

Kamel Daoud est ainsi la résurrection de la pensée de Yasmina Khadra comme le dénote ces deux passages. Ainsi, ce travestissement de l'écriture que promulgue Daoud est un des aspects de notre laisser-aller qu'il décrit lui-même. Daoud reprend les thèmes de Y. Khadra et témoigne de notre ineptie à produire à inventer une nouvelle littérature et à recréer le réel dans le littéraire. L'image-idéologie réductrice de ce peuple de Y. Khadra est traduite dans Meursault contre-enquête de Kamel Daoud que l'usage du verbe *trainer* trahit à volonté avec le thème du vestimentaire partagé entre le Kamis de Daoud et le jogging de Khadra.

Essoufflement des personnages de la contre-enquête

D'abord Joseph est colon puis il est français et en dernier il est juif colon et français et victime du racisme caché, invétéré, de l'auteur, de la haine cachée envers l'autre ce qui est une autre forme de radicalisme dans l'écriture. On parodie pour tuer que se soit dans le roman ou dans la réalité. Le manque d'haleine scripturale chez l'auteur dénature l'œuvre, la rend lassante et lui procure une saveur de moisi et une fadeur inépuisable. Il est donc évident de prendre Camus pour Meursault et de dire délibérément Albert Meursault ou Kamel Haroun. Attaché à montrer du doigt l'auteur de *l'étranger* le pastiche ne manque pas de signaler jusqu'à son adresse maternelle. Ne réalisant pas qu'il s'en prenait à un monument de la littérature. L'auteur de la contre-enquête lache le mors à ses ante-héros et dessine par leurs actes de vengeance et de haine l'image manquée de l'armée du front de libération national pour justifier l'injustice à tuer délibérément des gens français en premier lieu dans une logique de chronologie miteuse de l'avant et de l'après 1962.

Partagé entre Daoud, Haroun, Moussa et Joseph, l'accusé Haroun n'avait pas d'avocat comme Meursault et pas de tribunal civil. C'est juste devant un colonel de l'armée de l'ALN, sans nom d'ailleurs comme l'arabe, que se dénoue et se dissout l'énigme du crime. Cette instance judiciaire présumée résume le roman dans la non culpabilité de tuer. Ce qui démontre dans cette contre-enquête un déni de l'autre de la part de l'auteur –de tout ce qui n'est pas soi-même ou ne ressemblant pas à soi– un refus de partage, une intolérance de l'autre qui ne peut être que « le colon » ou le « colon arabe » et en particulier le juif colonisateur. Ce dernier occupant

dans l'œuvre en question le statut controversé de victime et de coupable.

Conclusion

Haroun de la contre-enquête semble être partagé entre Jonas de Yasmina Khadra comme le témoigne le 13eme chapitre qui fascine par son approche de l'écriture de Moulesshoul dans *ce que le jour doit à la nuit*. Haroun le héro de la contre-enquête dévoile Kamel Daoud lorsque celui-ci déclare qu'il « *déteste aussi l'imam qui regarde ses ouailles comme s'il était l'intendant d'un royaume. Un minaret hideux qui provoque l'envie de blasphème absolu en moi. Une sorte de : "Je ne me prosternerai pas au pied de ton tas d'argile", répété dans le sillage d'Iblis lui-même... Je suis parfois tenté d'y grimper, là où s'accrochent les haut-parleurs, de m'y enfermer à double tour, et d'y vociférer ma plus grande collection d'invectives et de sacrilèges. En listant tous les détails de mon impiété. Crier que je ne prie pas, que je ne fais pas mes ablutions, que je ne jeûne pas, que je n'irai jamais en pèlerinage et que je bois du vin – et tant qu'à faire, l'air qui le rend meilleur. Hurler que je suis libre et que Dieu est une question, pas une réponse, et que je veux le rencontrer seul comme à ma naissance ou à ma mort.* » (Meursault contre-enquête, ch. 15).

Daoud crie vengeance à l'encontre de Dieu, il se dévoile mais à travers les visages des imams et des incantations du voisin. Il récuse cette situation de bâtis non achevés et de mosquées détestables et de minaret en doigt dirigé vers le ciel ou en fusée comme l'a imagé bine avant lui K. Yacine.

Son roman est une trame de plaintes sans fin à l'encontre de l'autre confondu. Que se soit l'assassin, l'auteur, ou Camus ou l'arabe. Son itinéraire romanesque est calquée par sa m'ma qu'il hait à s'y perdre et en avait peur. Au fond Daoud est un vrai musulman mais il ne peut revendiquer son appartenance à un peuple oisif trainassant. A une situation déplorable dans tout les sens. Qui dans les mœurs et dans le vestimentaire et dans l'architecture. Il témoigne de la perte de l'homme algérien dans la banalité du quotidien à errer dans des quartiers sales, sans amour, sans passion, et sans avenir. K. Daoud déplore « l'autrefois » plus clairvoyant, plus heureux et plus charmeur pour un « maintenant » un aujourd'hui ennuyeux et absurde. Lui-même en étant Haroun il passa la moitié de sa vie sous le citronnier, devant le citronnier et avec le citronnier *En attendant Godot*⁽¹⁴⁾. Le recouvrement d'un patronyme s'est développé en une haine partagée par la mère et son enfant qui s'est achevée par le meurtre d'un français d'origine juive un certain Larquais ou L'harki pour signifier l'identité de la trahison plus que la nationalité du Larquias français. Kamel Daoud ne s'est jamais attendrit sur la souffrance de sa mère. Il ne montra aucune compassion envers elle. Il l'a méprisé exécrablement et pourquoi ? Pas une seule fois il ne lui témoigne d'un pardon et que de la haine et du mépris. Mais qu'après la mort de Larquais l'auteur a fait taire à jamais le cœur revêche de sa mère qui n'est plus qu'un corps inerte et sans douleur car après tout c'est la douleur du meurtre qui l'a faisait vivre. Désormais elle chante sa douleur en toute quiétude.

Tout le chapitre 15 du roman est dressé est à l'encontre de Dieu. Blasphématoire pour l'ensemble de ces dictions. Sa relation est mitigée avec l'imam ou le père, dans *L'étranger* de Camus cette relation est dénudée de sens. Son soliloque au minaret, sa vision

éméchée de l'islam qu'il vit lui brise le cœur. Il est ainsi pour un autre islam plus beau plus glorieux ou la civilité règne ou le gout de l'esthétique et du joyeux prime. Il déplore la croyance que partagent les arabes et qu'ils ont de Dieu. Il proteste et décrie la société de la post-indépendance et proclame en rêve une société et des mœurs de l'ère colonialiste ne serait-ce que par nostalgie ou plutôt par évocation spirituelle.

Références bibliographiques

1. Beckett Samuel, *En attendant Godot*, éd minuit, France, 1953.
2. Bennabi Malek, *Vocations de l'Islam*, éd ANEP, Algérie, 2006.
3. Camus Albert, *L'étranger*, éd, Paris, 1942.
4. Daoud Kamel, *Meursault, contre-enquête*, éd Actes Sud, France, 2013.
5. Khadra Yasmina, *Les agneaux du seigneur*, éd Pocket, France, 2002.
6. Khadra Yasmina, *Ce que le jour doit à la nuit*, éd Julliard, France, 2008.
7. Kafka Franz, *Le procès*, éd Gallimard, France, 1987.
8. Memmi Albert, *Portrait du colonisé*, éd Payot, Paris, 1973.
9. Victor, « La construction de la nouvelle et du roman », trad. Française. In T. Todorov, *Théorie de la littérature*.

Notes bibliographiques :

1. Camus aurait-il espéré se débarrasser de tous les arabes pour solder le problème de l'Algérie, son inconscient aurait préféré le meurtre gratuit de tous indigènes
2. Vendredi est Le personnage asservi de Daniel Defoe, et le jour saint de l'Islam que reprend et dévalorise Yasmina Khadra dans *Les Agneaux du seigneurs* et Kamel Daoud dans *Meursault, contre-enquête*.

3. Personnage colonisateur et esclavagiste par excellence de Daniel Defoe. Cherchant à dominer la nature et l'homme et à européaniser la nature de l'île et l'homme inculte et primitif qui le baptise Vendredi.
4. Pour Malek Bennabi l'indigène est prédisposé naturellement à toute colonisabilité (vocation de l'islam) et c'est ce qu'avait dit Gustave Flaubert sur la sémitique et cananéenne peuplade dans Hérodiade (1877).
5. Gustave Flaubert, Trois contes, France, 1877.
6. BUGEAUD. Par l'épée et par la charrue. Ecrits et discours de Bugeaud. Il déclare avoir conquis l'Algérie par trois fers de lance, le soldat (l'épée), le colon (la charrue), et le toubib (la quinine).
7. Ce terme désigne « un Occidental ». Il est emprunté au turc *gavur*, qui désigne en Algérie l'infidèle.
8. Nom donné à la 30^e sourate du Coran (Er rom), le livre saint de l'Islam. Elle comporte 60 versets.
9. Se conférer au Portrait du colonisé d'Albert Memmi.
10. V. Chklovski, « La construction de la nouvelle et du roman », trad. Française., in T. Todorov, Théorie de la littérature.
11. Nom juif du frère de Moïse dans la diaspora juive.
12. C'est l'isthme de la sourate « Ar-rahman ».
13. Albert Camus, l'étranger, éd, Paris, 1942, p 55.
14. *En attendant Godot* est une pièce théâtrale en deux actes écrite en 1948 par Samuel Beckett et publiée en 1952 aux éditions du Seuil.